

Qu'a fui Lucie face à son destin d'adulte ?

Elisabeth Barillé sonde le mystère de la relation perturbée entre deux sœurs.

★★ **Les sœurs et autres espèces du vivant** Roman De Elisabeth Barillé, *Arléa*, 198 pp. Prix 20 €

“Lucie vivait à Dubaï. L'enfer sur terre à mes yeux”. Dès le premier paragraphe de son dixième roman, *Les sœurs et autres espèces du vivant*, Elisabeth Barillé



en indique le ton et en esquisse la trame. Dans une empathie pressentie avec son sujet, elle observe ici l'incompréhension que le temps a tissée entre deux sœurs qui furent très unies dans leur enfance partagée et dans une adolescence où elles cohabitaient dans le quartier Mouffetard et sortaient ensemble aux Bains-Douches.

Mais est-ce bien le temps le coupable ? Où y est-ce autre chose qui les a éloignées l'une de l'autre ? Pourquoi leur complicité a-t-elle disparu ? Et a-t-elle vraiment disparu ?

Rétive aux classifications qui brideraient ses envies de mouvement, Elisabeth Barillé a un parcours jalonné de prix divers où, mêlant romans, essais, reportages, biographies et critiques – elle s'est intéressée à Anaïs Nin aussi bien qu'à la Rus-

sie de son grand-père –, elle a marqué, dès son *Corps de jeune fille* paru en 1988, une entrée assez sulfureuse dans le milieu littéraire parisien. Si son récent roman ne mérite pas cette étiquette, il n'en est pas moins singulier par les interrogations qui en émanent.

Confrontation d'univers de femmes

Deux sœurs, donc. Face à leurs choix de vie. Lucie, spontanée, enjouée, désordonnée, rebelle aux injonctions comme aux conventions, aime les voyages, le clinquant, dessiner un monde magique qui éblouit son aînée. Celle-ci dont on ne saura jamais le prénom est la narratrice. Plus stable et réfléchie, elle aime écrire et est inquiète pour sa cadette dont elle ne comprend pas ce qui l'a motivée à tout quitter pour partir à Dubaï, ville de luxe où elle n'a aucun point de chute. Ébranlée par la capacité de celle-ci à rejeter les objets du passé familial, elle la sait fragilisée par un malencontreux jeu de mots du père qui l'a blessée à vif. Elle se plonge alors, par le hasard des circonstances, dans des recherches sur Madeleine Françoise Basseporte, une artiste naturaliste bien réelle du XVIII^e siècle qui, née sans avenir se fraya, à force travail et originalité, un

chemin jusqu'à la cour du roi, et elle y trouve un dérivatif. Une sorte de miroir absorbant ses réflexions tout en la libérant de ses préoccupations.

Trois femmes finalement. Qui se réfléchissent à travers le temps et les lieux. Les personnages annexes qui appuient la fureteuse dans ses investigations et les questions qui la hantent n'ajoutent pas grand-chose au récit et en distraient de l'essentiel jusqu'à, parfois, la lassitude.

Sondant l'imaginaire de l'artiste attachée au vivant qu'elle appelle fréquemment Miss B, elle la fait revivre par-delà l'oubli qui était souvent le sort des femmes reconnues du passé. C'est un des intérêts du livre. L'autre est dans la confrontation de trois univers de femmes, peut-être plus liées qu'on ne pourrait le croire. Comme si Elisabeth Barillé se retrouvait ou se cherchait un peu dans chacune. Comme si elle y puisait un apaisement aux énigmes qui l'agitent. Qu'a fui Lucie ? Qu'est-ce qui animait Madeleine Françoise ? La romancière, qui a publié un *Petit éloge du sensible* en 2008, y va avec finesse, sans affecterie ou outrance, sondant par-delà le temps, les lieux et les apparences, les effervescences et les impondérables de l'esprit humain.

“Mon plaisir ce serait qu'elle accueille qui je suis, c'est peut-être ce qu'elle espère aussi que je la prenne comme elle est, sans restriction. Juger l'autre, à l'aune de soi-même, il n'y a rien de plus stérile.”

Extrait

Monique Verdussen